

plein de cruautés et de rires, fresque démoniaque de Michel-Ange. M. Paul Paray, chef penseur, a le don de l'ensemble et du détail. L'expression orchestrale, très précise, suit fidèlement les méandres d'un geste nuancé.

J'avoue ne pas bien comprendre la discussion de M. Pierné, dans le programme, autour de la *Nachtmusik* de Mozart. Parce que la partition indiquait *contrebasse*, il a cru devoir y substituer le violoncelle. Mais peut-être, comme je le lis dans Kœchel, ce texte ne comporte-t-il que le mot *bass*, qui autrefois désignait en Allemagne le violoncelle.

Le quatuor vocal Kedroff est digne du plus grand enthousiasme.

La suavité sensuelle de la langue dans *captivité tartare*, le galop syllabique dans *Chant cosaque*, la tristesse résignée d'un peuple malheureux, achevée en prière sur un unisson lugubre dans *Chanson triste*, le tournoisement joyeux d'une mélodie orientale dans *Chant de danse*, la nostalgie dans le *Pin et le Palmier* (sujet d'une exquise poésie de Heine), le gémissement des forts écrasés par la vie dans *Complainte* (sujet de notre *malmariée* médiévale) voilà les songes et les émotions par où ce quatuor nous ouvre l'âme slave.

YVES LACROIX-NOVARO.

La Musique en Province

MUSIQUE D'HIVER A STRASBOURG.

Les Concerts d'Abonnement ont déroulé leur cycle normal, cet hiver, malgré la nomination de leur directeur, Paul Bastide, au pupitre de chef d'orchestre à l'Opéra-Comique, à Paris. Faut-il avouer cependant que certains programmes auraient gagné à une préparation plus sérieuse? On n'improvise pas du Rameau, par exemple : les *Indes galantes* ont un charme qui peut tourner à la lourdeur et à la platitude si la mise au point n'est pas parfaite. La remise de la direction des Concerts d'Abonnement entre les mains d'un seul homme, présent à Strasbourg et faisant travailler régulièrement son orchestre, s'impose comme une nécessité.

Fritz Munch a donné en décembre, un concert particulièrement intéressant au cours duquel fut exécutée pour la première fois une *Symphonie pour grand orchestre*, op. 13, de Henri Bienstock, Mulhousien né en 1894 et mort à 24 ans, quelques semaines après la guerre d'une maladie foudroyante et dont l'avenir s'annonçait plein de promesses. Henri Bienstock, dit son biographe, s'est révélé compositeur dès l'âge de 12 ans ; un quatuor à cordes, des lieder, datent de cette époque. C'est de 15 à 20 ans qu'il a écrit les œuvres de longue haleine qui faisaient tant espérer de lui et qui lui assureront un renom durable : cinq œuvres dramatiques et une symphonie. Ses opéras ont été joués de son vivant. *Zuleima*, composé à l'âge de 15 ans, fut monté par le professeur Reichwein, en 1913, à Carlsruhe, par le « Hof-theater » d'alors, nous dit M. Max Schlochow ; et son dernier opéra, *Sandro*, fut joué en 1916, à Stuttgart, sous la direction de Max von Schillings.

Quant à la *Symphonie en do mineur*, écrite dans sa dix-neuvième année, elle a attendu presque vingt ans avant d'être jouée pour la première fois en public — quatorze ans après la mort de son auteur — le 14 décembre dernier, à Strasbourg. Elle se compose de quatre parties : *allegro moderato*, *lento*, *vivace*, *allegro maestoso*. Elle ne manque ni d'ampleur ni de vigueur. Son jeune auteur possède déjà une savante expérience des timbres et en use avec bonheur pour colorer une pâte orchestrale qui coule souvent avec une belle plénitude. Peut-être cependant un certain manque d'homogénéité dans les développements se fait-il plus particulièrement sentir. On sent que l'auteur avait l'habitude d'écrire pour le théâtre ; sa symphonie se ressent par moments des particularités de ce style et semble faite d'une juxtaposition de morceaux, récits ou chants, attendus, introduits, congédiés avec un art très sûr mais qui déconcerte et donne, à de certains passages, l'impression de trous, de chutes.

L'*allegro* initial cependant, sonne franc et plein ; il ne manque pas d'une certaine générosité. Volontaire, énergique, un dynamisme dramatique le pousse de l'avant, un moment assagi par l'annonce des mystères du *lento* qui suit. Dans ce second mouvement, après l'exposition par les violoncelles d'un thème largement chantant, élargi encore par les développements de l'orchestre, le style volontaire finit par reprendre le dessus. Le *Vivace*, léger et rapide, semble fait d'un mouvement de *scherzo*, où le grignotement des cordes alterne avec l'exposé linéaire des bois, et d'une sorte de trio au mouvement de valse, avec reprise du mouvement initial. L'*Allegro maestoso* final est plus incertain, plus indécis dans sa forme et dans ses développements ; il aurait gagné peut-être à plus de concision et d'homogénéité. L'audition de cette œuvre importante, amplement justifiée, ne manquait pas d'intérêt, et laisse à penser ce qu'aurait pu produire, dans la suite, son jeune auteur.

Au cours du même concert, Fritz Munch a fourni le magnifique effort de diriger la grande et pure *Symphonie de Psaumes* de Strawinsky. Notons tout de suite que malgré l'atmosphère hautement spirituelle dans laquelle s'en est déroulée l'exécution, remarquable tant de la part de l'orchestre que de celle du chœur et de son chef, le public en général n'a pas apprécié la beauté dépouillée de l'œuvre. La presse locale, en particulier, soit négligence ou défaut de préparation, a fait preuve d'une incompréhension totale et d'un manque absolu d'objectivité. Voilà qui est tout à fait déplorable. Car, semble-t-il, c'est bien à Strasbourg qu'une œuvre de cette trempe, si parfaitement objective, toute pénétrée d'un esprit de jubilation mystique, devait trouver un écho profond. Le chœur a cependant soutenu magnifiquement la tension prodigieuse des tonalités chevauchantes, et l'orchestre a fait preuve d'autant de discipline que de caractère. Quant à Fritz Munch, il est incontestablement l'homme de pareilles exécutions. Le pathétique intérieur, le frémissement essentiel, la sincérité la plus stricte dans l'inspiration comme dans l'expression, sont ses domaines réservés. Avec la *Symphonie de Psaumes*, il a atteint réellement à la hauteur où Strawinsky, avec une forme quasi-ascétique et qui l'emporte de beaucoup, par sa plénitude, sur la forme brillante des ouvrages antérieurs, a placé son idéal nouveau. Souhaitons qu'un accueil aussi peu réconfortant ne décourage pas Fritz Munch de nous présenter, comme il se — et nous — le doit, les œuvres les plus hautement spirituelles de la musique contemporaine.

La Société des Amis du Conservatoire a organisé cet hiver quelques séances dont l'intérêt a été accru par la présence et la participation des auteurs à l'exécution des œuvres au programme. G. Enesco a conduit à la Salle Berlioz son *Octuor* à cordes et son *Dixtuor* pour instruments à vent, avec un franc succès. On aime moins le style de sa *Sonate* pour piano, qu'il interprète lui-même. Mais quel plaisir que de l'entendre le lendemain diriger au Concert d'Abonnement sa *Deuxième Suite* pour orchestre.

Avec la « Sérénade », venue de Paris en janvier, les Amis du Conservatoire ont pu applaudir avec enthousiasme quelques-uns des plus jeunes et des plus sympathiques musiciens de notre temps : D. Milhaud, sombre, placide et brutal ; le jeune et rustique Nicolas Nabokoff ; Francis Poulenc le débonnaire ; l'ardent et complexe Vittorio Rieti et l'inénarrablement gauche et pourtant séduisant Henri Sauguet. Entre les pièces diverses exécutées ce soir-là, le *Cœur de Don Quichotte*, de Nabokoff ; la *Voyante*, de Sauguet ; la *Sérénade pour violon et onze instruments*, de Rieti ; la *Suite en ré de la Création du monde*, de Milhaud et quelques autres, et entre toutes ces brillantes personnalités, la faveur du public strasbourgeois s'est portée spécialement sur Francis Poulenc et sur son *Trio pour hautbois, basson et piano*, auquel fut fait une véritable ovation. Son *Concert champêtre* et un récital de ses œuvres de musique de chambre nous l'avaient fait déjà connaître et lui avaient attaché de fervents admirateurs.

(A suivre).

Ch. WILLM.

Belgique

LA MUSIQUE A BRUXELLES.

Les grandes associations symphoniques poursuivent leur programme : au Conservatoire, exécution de *Roméo et Juliette* de Berlioz, sous la direction de M. Désiré Defauw. L'œuvre a vieilli en plus d'un point : répétitions — le prologue faisant double emploi avec certaines parties — certaines outrances, certaines influences de l'époque... mais que de trouvailles, que de génie et d'invention répandus partout. Que d'anticipations dans ces œuvres de Berlioz, même les plus inégales !

Aux Concerts Spirituels, magnifique exécution de la *Passion selon Saint-Mathieu*, sous la direction de Louis De Vocht. Trois heures — Mengelberg ne dépasse guère deux heures et demie — ; du temps de Gevaert, au Conservatoire, on jouait la *Passion* en deux fois — deux heures le matin, deux heures de l'après-midi. L'impossibilité absolue de reprendre cette formule marque bien l'évolution du public et des musiciens. Les « grandes œuvres » deviennent de plus en plus redoutées, lassantes. Il faudrait avoir le courage de couper encore, de supprimer ces *da capo* mortels, qui alourdissent l'œuvre, détruisent un air par sa vaine répétition. On adapte Sophocle, on ajuste Shakespeare, il faudra bien se décider quelque jour à adapter Bach et Haendel, dont certaines œuvres sont par trop incompatibles avec notre temps. Et ceci dans le but de nous les conserver, d'assurer leur existence.

Aux Concerts Philharmoniques, excellent concert sous la direction de F. Ruhl-